

Jeanne Teisson

Le rejet

Extrait

Éditions Glyphe

ELLE LAISSE SA VIEILLE SILVER WING sur le terre-plein, en bas. Elle a vidé les sacoches de la moto. Son casque dans une main, son sac touareg en bandoulière, elle monte sur le chemin, balançant ses grandes jambes. Cheveux blonds en brosse, les épaules larges dans son blouson de cuir, les fesses petites, de grosses bottes de motard, de dos elle a l'air d'un homme, d'un homme jeune. Elle est une femme qui va vers la vieillesse.

Elle observe tout, sans s'arrêter. Les pierres qui ont dégringolé du muret, là, et qu'il va falloir remonter, la branche de châtaignier avec ses feuilles et ses bogues, tombée au milieu du chemin. Un coup de vent ou des touristes ? Les crottes d'écureuils sur les cailloux.

Son visage est serré. Ses joues sont creuses. Elle a une ride profonde de chaque côté de sa bouche encore belle et sous les yeux, ces gonflements : manque de sommeil ? Chagrin ? Alcool ? Ou les trois ?

Voici la porte bleue à l'arrière de la maison.

Elle respire à fond et se redresse. Elle arrive de Paris. Roulé toute la nuit. Elle est moulue. Toutes les fibres de son corps vibrent comme si elle était encore sur l'auto-route. Il va falloir un moment avant que ça se calme. Elle retrouve les senteurs d'humus, de champignons et de feuilles mortes mêlés. Autrefois odeur de joie, aujourd'hui parfum de mort.

[...]

Elle pose son casque sur le muret.

Un mot de Lucile résonne dans sa tête : « lézardage ». Lucile attendait que Carole vienne en fin d'été effectuer son lézardage annuel en Cévennes. Les premiers jours Lucile n'apparaissait pas. Elle savait que Carole avait besoin de solitude et de sommeil. Et un matin elle était là, en haut de l'escalier, alors que Carole était étendue nue sur le grand traversier, le corps ruisselant de soleil, la tête à l'ombre du pommier. Elle était là, Lucile, son amie, lumineuse, riieuse. Auréolée d'adolescence malgré les années.

[...]

Les choses se sont compliquées jusqu'au chaos à partir du moment où Alexandre est entré dans ma vie. Je n'ai pas su continuer à être moi-même. Il m'a démantibulée.

Pourquoi a-t-il fallu que je m'entiche du beau-frère de Lucile ?

[...]

Je ne pensais pas qu'un jour je serais rongée par la culpabilité. Baiseuse, fonceuse, directe, rugueuse, d'accord, mais je n'avais rien à me reprocher. Ceux qui ne m'aimaient pas prenaient le large et voilà. Je n'en avais rien à foutre. Mais depuis la mort de Lucile, je me méprise. Ce que j'ai fait est irréparable. Avoir obéi à un

amant plutôt qu'avoir été fidèle à mon amie ! Je ne peux pas me le pardonner. J'ai envie de crever.

Le 4 mars, Lucile est morte. Presque sept mois. Il faut encore que je me le dise et me le répète que Lucile est morte, parce qu'à tout moment je pense à elle comme à une vivante.

Ici, surtout, dans ma maison de berger où nous échangeons nos secrets. Si différentes et si accordées. Elle buvait ses tisanes, je sifflais mon whisky. Elle supportait ma fumée. Parfois elle tendait la main. Une petite taf, un sourire. Ses transgressions minuscules. Elle m'écoutait raconter mes descentes en parachute, mes enquêtes chez les skinheads, mes nuits dans les villes bombardées, mes bitures avec les auteurs américains dans les festivals de littérature noire et quand j'avais bien paradé avec mes équipes sauvages, sa petite musique à elle s'élevait. Le bout de ses doigts qui fourmillent quand elle prend à pleine main la pièce de bois qu'elle va sculpter, les fulgurances de la création, les crépitements du métal chaud qui coule dans le moule, la journée qui passe et tout à coup elle tremble de tout son corps, ça fait dix heures qu'elle n'a pas mangé. Ses cauchemars quand sa fille était enceinte, qu'elle ne m'a pas racontés mais qui l'épouvantaient. J'ai vu couler ses larmes d'impuissance durant la maladie de Marc. Vite effacées, les larmes. Et son égarement devant le chemin à faire, seule. Nous avons chacune notre façon d'être courageuses. Notre amitié a été jusqu'au bout un mystère pour moi. Mon abandon, un gouffre.

Oui, à la fin tu as dû penser que je t'abandonnais, Lucile, et tu avais raison.

La dernière fois qu'on s'est vues, c'était un an avant. Avant que je descende d'avion et que j'aperçoive Charles qui m'attendait. Charles ? À l'aéroport ? Pourquoi ? Pour me dire que...

Nous nous étions vues en avril, à Paris, je me souviens. Tu m'as dit :

– Je dois te parler à propos d'Alexandre.

J'ai été si surprise que j'ai aussitôt pris mon ton de bagarreuse :

– Pourquoi ? Tu désapprouves ?

– Je désapprouve quoi ? as-tu demandé.

– Eh bien... notre... lien.

Et tu t'es fermée. Il fallait bien te connaître pour remarquer tes marches arrière imperceptibles. Subites. Tu as dit d'un ton neutre, et j'ai senti que ce n'était pas ce que tu avais l'intention de me dire deux secondes auparavant :

– Je me plaignais parce qu'il prenait ses aises dans ses deux tiers de maison, eh bien, depuis quelques mois, il n'y vient presque plus. Il passe ses week-ends à Paris. Et c'est tant mieux !

– Pourquoi ?

– Il me gêne.

Et tu n'as rien ajouté. J'ai à peine perçu un étranglement dans ta voix. Je suis sûre que tu venais de deviner ce qui se passait entre Alexandre et moi. Et moi la rude, la directe, celle qui n'y va pas par quatre chemins, j'aurais dû te secouer, te dire « Allez, crache-le, ton morceau. Je couche avec Alexandre, qu'est-ce que t'as à redire à ça ? » Mais je n'ai rien dit. Je n'étais plus la même. Je ne sais pas

pourquoi. Notre rencontre s'est prolongée sans entrain, et s'est terminée en queue de poisson. Je te cachais quelque chose et toi, Lucile, je pense que tu me cachais quelque chose. Mais je n'en aurai jamais la preuve.

Et maintenant Lucile la douce, la discrète, porteuse de ce feu secret, incontestable, que j'enviais et que j'alimentais sûrement avec mes récits de coucheries improbables, Lucile, tu es absente pour toujours. Rayée. Disparue. Volatilisée. Je n'ai pas pu voir ton corps. Trop abîmé. En bouillie, ma Lucile, cassée en mille morceaux. En y pensant, j'entends craquer tes os, cogner ton crâne et le bruit mou des chairs qui rebondissent et s'écrasent. O, Lucile. Quand je pense que tu craignais tellement mes folles courses à moto!

Tu as dû croire que c'était la mort de Marc qui me tenait loin d'Ardaillers. Non, c'est que je me suis perdue dans cette attirance obscure. Elle a tout balayé. La lumière des matins d'Ardaillers, les repas sous le mûrier, les soirées d'été paisibles, quand nous attendions le vol des pipistrelles. Plus rien ne faisait le poids.

[...]

Quel désespoir a été le tien, Lucile, pour que tu oses ce saut dans le vide? Toi qui me paraissais si sage, si ordonnée, tellement ordonnée que parfois j'avais envie de te désordonner, de te bousculer. Tu n'as rien réclamé, toi, alors que, sans explication, j'évitais Ardaillers où tu ne sculptais plus, mais où tu peignais ces tableaux si sombres que je n'ai vus qu'à la galerie, à Paris. Quelle solitude a été la tienne?

Le soleil est presque couché à présent. Elle monte l'escalier de bois, passe un doigt sur son bureau : poussière noire. Elle entre dans sa chambre. Un rayon de soleil rasant passe dans l'interstice en haut de la petite porte qui ouvre directement sur le chemin. Barre de lumière jaune d'or sur le mur blanc, souvenir de siestes d'été. La chambre ne contient qu'un immense lit qu'elle a toujours pensé être une invitation à la volupté, une revendication de son audace sexuelle, jusqu'à ce que Lucile dise de sa voix douce, négligemment : « On dirait un ring. Le plaisir n'a pas besoin de tant d'espace. » Au centre de ce ring, donc, Carole découvre un dossier bleu. « Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ? »

À l'intérieur de la chemise en carton, posée sur un épais cahier noir, une enveloppe. *Pour toi, Carole.*

Elle l'ouvre.